

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS Rue DROUOT

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE.

MODES

Le carnaval ne nous semble pas agiter bruyamment les grelots de la folie; nous entendons parler des soirées et bals travestis qui, dans certains salons, signalaient jadis la fin de la saison des danses. Bien peu de ces salons sont restés ouverts au plaisir, et beaucoup n'ouvrent plus qu'un battant de leur porte. On nous dit cependant que les Pierrettes blanches, les Hidalgos tous noirs, les Permissions de dix heures toutes sémillantes, les Nuits toutes constellées d'étoiles, les Astrologues malins et les Diseuses de bonne aventure perfides, étaient réunis la semaine dernière dans un joli hôtel de l'Avenue d'Eylau, où l'on sait encore s'amuser et prendre du plaisir comme il faut; mais cette sorte de soirée demi-intime est devenue bien rare.

Aujourd'hui, on danse beaucoup au piano; ces soirées improvisées ne demandent pas de grands frais aux maîtres de maison, pas même le déplacement des meubles; on se meut sur un espace de quatre mètres carrés comme de vrais tontons, ce qui n'empêche pas de s'a-



COIFFURE LOUIS XVI

De M. de Bysterveld, 3, rue du Faubourg-Saint-Honoré.

muser beaucoup. Aucune nouveauté à vous signaler dans la toilette portée à ces réunions, si ce n'est que l'on met des fleurs en profusion. Ce n'est plus le mignon piqué posé à l'angle du décolleté carré, ni la touffe de fleurs sans feuillage fichée de côté à l'encolure, ni la fine traine courant autour de l'échancrure, mais bien des massifs de fleurs sous lesquels l'opulence ou la maigreur de la poitrine prend des proportions exubérantes pour l'une ou un effacement par trop complet pour l'autre. Derrière ce buisson apparaît le visage qui gagne fort à ce rapprochement; rien ne lui sied comme ces voisines aux couleurs douces parfois givrées. Les nouvelles fleurs pour bal sont superbes, grandeur hors nature tout comme les éléments dont elles sont faites. Nous avons vu des roses complètement couvertes de poudre d'or, poudre qui semble tissée dans l'étoffe de

gaze de couleur; il en est de même pour les tiges et le feuillage dont le scintillement de l'or laisse tamiser la couleur; c'est d'un effet superbe. Deux branches de fleurs composent la parure; l'une se met dans les che-

veux, l'autre au corsage. Une parure de Nesles, cette fleur des champs *lilacée*, tissée d'argent, est d'une délicatesse de ton et d'une élégance délicieuses, par touffes jetées dans des flots de tulle, de satin; de surah ou de peluche, elle semblerait comme de fines stalactites enlevées à la grotte de quelque fée.

Nous ne dissimulerons pas que le prix est un peu élevé, mais la fleur ainsi habillée est si jolie. Madame de Bysterveld chez qui nous avons vu ces premières fleurs nous a dit qu'une branche de rose coûtait 50 francs... Nous engageons nos lectrices qui désireraient une parure à écrire directement à madame de Bysterveld, 3, faubourg Saint-Honoré.

Pour les soirées dont nous venons de parler, les fichus de dentelle et la fine lingerie sont d'un grand secours dans la toilette. A l'aide d'une de ces fantaisies, on enjolive, on relève une robe, un costume simple; si le fichu est à pans, on le croise de côté; à l'angle du décolleté, on fait une seule coque et la traverse sera un *massif* de fleurs assorties ou mélangées. On garnit aussi les encolures d'une dentelle un peu apprêtée que l'on rabat, comme un col Médicis, en la maintenant par des points invisibles après le petit col montant; cette dentelle se renverse également sur la manche; elle remplace le plissé, il faut bien changer un peu.

Puisque j'ai nommé la lingerie fine, faisons donc une excursion dans son domaine, nous y verrons une recherche d'élégance qui marche de pair avec la richesse des étoffes, la coquetterie des façons, le luxe des garnitures, un luxe en entraîne bien d'autres. Nous ne parlerons pas de ces chemises et pantalons en surah, qu'un goût douteux a mis à la mode et auxquels toute femme, connaisseuse de ce qui est élégant et comme il faut, préférera une fine toile de Hollande. A elle de choisir la garniture plus ou moins riche qui doit orner le décolleté, la dentelle et les entre-deux qui formeront le plastron. La forme princesse pour les chemises est excellente, elle exige un empiècement carré qui fait épaulette; empiècement fait d'entre-deux brodés et de dentelle, ou d'une broderie au bord festonné; les plus élégantes ont l'ourlet du bas piqué ou marqué d'un point anglais avec dentelle au bord; nous en avons vu de festonnées. Les plus courantes se font avec feston et fleurettes brodées au plumetis, ou avec un simple feston bouclé à jour.

Les pantalons et les jupons de dessous, le tout en percale, ont les garnitures assorties, par trois ou par demi-douzaine. Le pantalon-jarrettière avec bouillon, et volant en mousseline festonné, un ruban formant transparent est élégant, de même la camisole où l'échancrure légèrement ouverte, est garnie d'un bouillon et d'un volant qui descend en jabot et se continue au bas; un ruban fait transparent dans le bouillon et trois rubans étagés se nouent devant. Les camisoles en beau madapolam sont ornées de plis crevés diversement coupés de broderie ou de dentelle; les manches à petite engageante sont ornées de volants. Les chemises de nuit se font à pièce plissée et aussi princesse; cette forme nous plaît particulièrement. On la garnit de

belle dentelle-torchon descendant en spirale largement coquillée, de chaque côté du devant, qui se boutonne et dont les boutonnières sont entourées d'une guirlande brodée. On peut ajouter des rubans qui se noueront au milieu.

Les jupons en flanelle sont très soignés, brodés en soie de même couleur que la flanelle ou avec une dentelle; mais le grand luxe est pour le jupon piqué en satin; il se fait blanc, rose, bleu, paille, avec des dessins piqués qui le capitonnent et maintiennent le duvet; dans le bas, des frisottants de satin qui font fouillis, rendus légers par des plissés de dentelle qui sortent, tout chiffonnés, d'entre leurs plis.

Les sauts du lit en beau piqué molletonné sont ornés à profusion de broderie anglaise; les plus simples ont un gros feston feuille de rose; les matinées en nanzouck et les peignoirs ont des plissés, des volants, des broderies ou de la fine dentelle-torchon qui les font plus ou moins élégants. Les bonnets ont des formes commodes et coquettes, les fichus de nuit en fine mousseline sont festonnés au contour, et aussi entourés d'une dentelle bretonne, luxe intime et bien compris. Le peignoir de toilette a pris une place utile dans le trousseau; il descend aux genoux, se fait en percale se garnit de broderie, de dentelle ou de plissés de mousseline. La manche est large, forme religieuse ou pagode. Jetons un coup d'œil sur les autres objets composant un trousseau. Ce sont d'abord les draps en belle toile avec ourlet à jours, ou piqué feston au contour et grand chiffre dans l'angle, toujours la taie d'oreiller assortie. La Valenciennes est la plus belle garniture d'un trousseau, aussi est-elle employée pour le linge personnel et pour le linge de maison; les beaux draps et les taies d'oreillers en toile de Flandre en sont garnis ainsi que de broderie. Un luxe inouï est celui des serviettes de toilette; nous en avons vu entourées de belle dentelle-torchon, de dentelle russe crème et de couleur, répondant aux rayures de la serviette; puis d'autres avec broderie anglaise. Une des recherches du trousseau consiste dans la marque; le même chiffre enlacé brodé au plumetis se répète sur tous les objets. Quelquefois on les préfère variés par douzaine; nous pensons que le chiffre par douzaine est préférable, parce qu'il s'assortit mieux aux différents genres de broderie, simple ou riche.

Nous avons pris les indications que nous venons de donner à la maison Cheuvreux-Aubertot, 7, boulevard Poissonnière, qui vient d'exposer plusieurs trousseaux que nous avons été voir. Si les façons, les garnitures ont attiré notre attention par leur nouveauté et leur bon goût, nous avons aussi constaté que l'exécution en est parfaite: coutures, piqûres, tout est fait à la main avec une régularité incroyable. Quant aux batistes, toiles, madapolams, piqués, ils sont beaux. MM. Tissier, Bourelly, etc., les propriétaires, veulent conserver à l'ancienne maison Cheuvreux-Aubertot le titre de Maison de confiance qu'elle s'est acquis, en ne vendant que de beaux et bons tissus de première qualité et en livrant un travail irréprochable.

CORALIE L.



Falconer imp Paris

4299

Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2.

Toilettes de M^{lles} Vidal, 104, r. de Richelieu. Corsets & Cournures de la M^{me}

de Plument, 33, r. Vivienne. - Stoffes en foulard de la Comp^{ie} des Indes, 34, B. Haussmann.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 61 et 63).

Coiffure poudrée pour costume Louis XVI, avec panache de plumes roses.

Visite en surah gros grain. — Les devants qui se terminent en cornet, avec gland en passementerie à la pointe, sont froncés à l'épaule et à la taille. Le dos également froncé à l'encolure est ajusté à la taille, et le bas, relevé au

milieu par des plis et de côté par des fronces, forme une draperie-panier entourée de deux rangs de dentelle espagnole; dentelle qui entoure les devants et l'ouverture de la manche. Cette manche forme un bouillon cerné par plusieurs rangs de fronces. Nœud à la saignée et à l'encolure devant.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4299

Toilette de mariée en satin blanc et brocart. —

Le milieu du tablier est fait d'un large pli creux, terminé d'un plissé et de deux plis profonds rabattus, cernés d'un panneau en brocart; celui-ci a, dans le bas, trois plissés de satin. La traine est relevée de fronces dans la couture qui réunit le panneau, et sur les plis se drapent des guirlandes de fleurs d'oranger, lesquelles s'échappent d'une touffe posée sur le côté. Corsage en satin à longue pointe; col montant en brocart avec touffe de fleurs devant. Manche avec draperie plissée en satin. — Bas de soie blancs unis et brodés. — Souliers en satin avec bouffette de dentelle.

Robe pour la mère de la mariée. — Peluche rubis et damassé changeant, écarlate et grenat foncé. Tablier et traine garnis de plissés de satin et de plissés en damassé alternés. Sur le



tablier, une draperie en brocart est drapée de plis remontants et dessous d'une draperie en peluche qui prend de côté et se chiffonne en plis-fougère, broderie de perles et soie découpée, appliquée au bas. Cette broderie se retrouve au contour de la longue écharpe qui fait manteau de Cour et qui se drape sur la partie supérieure du tablier, au-dessus de la draperie en brocart; la basque du corsage se perd dessous, elle forme deux longues coques fixées un peu bas, sous la taille, se drape de plis tombants en soulevant une draperie en brocart et se prolonge en se chiffonnant sur un pan carré, rapporté dessous. Grand col, appliqué de broderie, ouvert en cœur. Manche à parement ornée de broderie. Collerette et sous-manche en dentelle. — Bas de soie écarlate et souliers en satin rubis. — Chapeau en peluche orné d'une aigrette. — Gants blancs.

Visite drapée en surah gros grain, de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

CAUSERIE

Nous demandons pardon à nos lectrices de les entretenir aujourd'hui, fût-ce très brièvement, d'une pièce nouvelle dont le nom seul doit soulever le dégoût de tous les honnêtes gens, mais il n'est pas inutile peut-

être de faire savoir à celles qui ne verront pas *Nana*, qu'elles ne renoncent à rien de curieux ni d'amusant en s'imposant ce sacrifice par respect pour elles-mêmes. Trop souvent, assure-t-on, les honnêtes fem-

mes supposent que le fruit défendu, auquel du reste elles s'interdisent de mordre, a beaucoup de saveur, et pensent avec un vague regret : — S'il n'était pas défendu! —

Ici, pour l'honneur de la morale, tout regret de ce genre est impossible; les audaces inqualifiables de M. Zola ont abouti à une platitude, et ceux qui se préparaient au plus violent des scandales ont essuyé une déception cruelle; ils se sont ennuyés simplement, et ont, une bonne partie du temps, bâillé à cœur joie. C'est un vulgaire mélodrame du vieux temps assaisonné ça et là, il est vrai, de mots ramassés dans le ruisseau de l'*Assommoir* que leur ont servi des acteurs médiocres pour la plupart; les six premiers tableaux ne sont éclairés que par les drôleries d'un personnage comique, — comique grâce à la verve de Dailly qui le représente, mais bien plus encore par les invraisemblances énormes de son caractère et de ses allures : car c'est là le côté ridicule du talent, hélas! très puissant à ses heures, de M. Zola; en vous parlant sans cesse de ce qui est réel, comme s'il avait le premier découvert la réalité (tandis qu'il en a plutôt inventé une à son usage), ce hardi novateur tombe sans cesse dans le merveilleux.

Nous pourrions citer tel de ses romans où il fait fleurir à la fois toutes les fleurs et mûrir tous les fruits, comme si chaque espèce n'avait pas sa saison; dans ce même roman d'une fantaisie folle sur certains points, vous trouveriez si vous vous risquiez à l'ouvrir une description de basse-cour qui ferait rire aux larmes une fermière, basse-cour aux proportions épiques bien qu'elle appartienne à un presbytère, et où la gent poilue et emplumée grouille si formidablement que l'homme est tout petit, presque effacé au milieu d'elle. Eh bien! le type du banquier Steiner est non moins chimérique. Vous figurez-vous un prince de la finance qui, habitué à frayer avec les têtes couronnées, se complait dans des plaisanteries de *voyou*? un millionnaire qui prodigue des maisons de campagne de cent mille francs à des créatures, sans rien recevoir en échange? un gros homme ventru qui non-seulement se déguise en jockey pour plaire à Nana, mais qui encore gagne le prix de la course! Voilà de ces choses pour lesquelles le *document humain* dont l'école naturaliste fait tant de fracas a manqué sans aucun doute à M. Zola!... Oui, mais le cheval que monte Steiner est un vrai cheval, de même que l'eau dans laquelle il tombe en cueillant des marguerites pour les effeuiller avec Nana, — sont-ce encore là (j'en doute fort), — les façons d'aimer d'un banquier riche et corrompu? ce ruisseau bruisant est de l'eau naturelle! Par exemple le rossignol qui mêle ses mélodieux soupirs aux duos d'amour de Nana et d'un collégien n'a rien que de très artificiel, c'est une méchante mécanique dans le genre de celles qui gazouillaient à l'Exposition, et cet effet de prétendu naturalisme a eu l'heureux effet de faire régner dans la salle un moment de franche gaieté.

L'incendie, en revanche, n'a pas fait rire, parce qu'il a produit des dégâts véritables sur le théâtre. C'est ici que le réalisme s'est le plus sérieusement affirmé, si sérieusement même qu'il a fallu supprimer ce périlleux tableau après les premières représentations; que n'a-t-on pu supprimer en même temps les lourdes conversations d'hommes et de femmes du monde qui s'ap-

pellent le marquis de Chouard, le comte et la comtesse Muffat, etc... et qui ne sont, bien entendu, que des coquins et des imbéciles! Nous ne nions pas qu'il n'y ait dans le monde un certain nombre de gens qui appartiennent à ces deux catégories, mais leur imbécillité comme leur coquinerie a des dehors que M. Zola n'a décidément pas pris la peine ou n'a pas trouvé l'occasion d'étudier.

La pièce n'offre que trois effets intéressants et ils n'appartiennent pas en propre à l'auteur : le premier est celui où Nana s'éprend de l'honnête homme qui vient lui jeter brutalement sa honte au visage, et cela pour la seule raison qu'il ose la défier, l'écraser. Cette scène est émouvante, mais tout le monde a remarqué qu'elle se trouvait déjà dans une belle œuvre qui ne relève pas du naturalisme : l'*Aventurière*, d'Emile Augier.

Le second effet est au septième tableau, lorsqu'une mère désespérée vient demander compte à la courtisane de la vie d'un de ses fils et de l'honneur de l'autre, en la foudroyant d'une superbe malédiction; mais les mélodrames où l'on a pleuré devant cette même situation sont innombrables. La troisième salve de bravos est obtenue par une chiffonnière qui, rapportant chez Nana, au milieu d'une fête, un louis tombé par la fenêtre, dit d'un ton goguenard, en épaulant sa hotte, à l'escadron des belles petites dont elle a fait partie jadis : — Vous y viendrez aussi, mes chéries... — Mais ceci est signé Gavarni.

Bref, ce qui nous réjouit, c'est que M. Zola, en somme, n'a réellement trouvé aucune, des témérités abasourdissantes annoncées d'avance à coups de grosse caisse et de tam-tam : il nous fait entrer dans une loge d'actrice pour nous y montrer la jolie mademoiselle Massin s'habillant, non, se déshabillant en Vénus. C'est indécent, mais ce n'est pas nouveau. Tous les hommes de soixante ans se rappellent une vieille pièce, *Victorine ou la nuit porte conseil*, dont l'éclatant succès fut en grande partie, hélas! dû à l'exhibition des charmes d'une actrice morte depuis, et que nous n'avons connue que dans les rôles de duègne, mais qui s'appelait alors la belle Mélanie.

L'horrible mort de Nana défigurée par la petite vérole et qui, couverte de pustules, crie, se tord, gémit et râle devant le public a eu aussi un précédent : l'affreuse agonie de mademoiselle Croizette dans le *Sphinx*, agonie tant reprochée à M. Octave Feuillet et dont ce délicat n'était pas tout à fait responsable, puisqu'il n'avait fait que céder en l'acceptant à une fantaisie de sa principale interprète, fantaisie de mauvais goût et qui devait, on le voit, porter ses fruits.

Selon M. Zola ce hideux spectacle est la moralité de la pièce, comme s'il suffisait de rendre laide et repoussante une jolie femme pendant cinq minutes pour effacer le souvenir de toutes les infamies qu'on lui a fait dire et faire durant cinq actes. Quel dommage! Elle est bien gracieuse pourtant, mademoiselle Massin, et elle joue à merveille les parties de son rôle où la femme apparaît si peu que ce soit... contre le gré sans doute de M. Zola qui veut absolument qu'elle ne soit qu'une force brutale, la bête...

En faisant connaissance avec le faux réalisme sous cette forme, bourrée plus que toute autre peut-être de conventions, et de conventions niaises, oiseuses,

puériles et détestables à la fois, nous nous reportons par la pensée au vrai réalisme dont une femme de génie, morte récemment en Angleterre, George Eliot (madame Cross) a été le glorieux apôtre. Ses romans, célèbres à travers l'Europe, *Adam Bède*, *le Moulin sur la Floss*, *Silas Marner* etc... ont la sincérité des tableaux de l'école hollandaise; elle s'est étudiée à peindre l'homme de tous les jours encadré dans les circonstances de la vie commune, elle s'est bornée à conter sa simple histoire sans essayer de faire paraître les choses meilleures qu'elles ne le sont. Être franc est aisé, disait-elle, être vrai est seul difficile; les choses peuvent paraître intéressantes sans être absolument belles; le sentiment humain ressemble à ces larges fleuves qui fécondent la terre; il n'attend pas pour couler qu'il soit conforme aux lois du beau; il roule avec une force irrésistible et entraîne la beauté après lui.

Voilà le vrai réalisme, le réalisme qui admet que

« le beau ne réside pas seulement dans l'harmonie des lignes, mais dans les profondeurs secrètes de la sympathie humaine, » le réalisme qui nous intéresse, comme l'a si bien dit l'auteur d'*Adam Bède*, comme l'ont si bien prouvé les Van Ostade et les Terburg, à une vieille femme épluchant des légumes au seuil de sa maison, — à de lourds paysans prenant leur repas du dimanche devant une taverne, — aux visages hâlés qui se sont courbés sur la bêche pour accomplir la rude besogne qui fait vivre le monde. Simplicité, vérité, fidélité à un grand principe littéraire, c'est la devise de cette école qui vient de perdre un de ses membres les plus illustres et les plus honorés. Quant à l'école de M. Zola qui prétend s'y rattacher et la surpasser, elle nous paraît jusqu'ici n'avoir pour but que l'étonnement des badauds et le gain par tous les moyens possibles.

T. B.

SOCIÉTÉ CHORALE DE M. DE SAINBRIS

Cette Société existe depuis dix-sept ans; sa prospérité et son succès ne décroissent pas, si l'on s'en rapporte au concert de samedi :

La salle Henri Herz était pleine jusque dans les petits salons et les corridors; la réunion était brillante: il y avait beaucoup d'équipages à la sortie, et chose encore plus significative, le vestiaire a fait de superbes affaires; cela est caractéristique.

La société chorale d'amateurs, fondée et dirigée par M. Guillot de Sainbris, est une réunion d'élite; les dilettanti qui la composent étudient par pur amour de l'art. Ils arrivent à d'assez remarquables résultats. Les voix manquent un peu; on pourrait souhaiter plus de franchise dans les attaques, plus de fermeté rythmique et une précision plus grande dans les nuances, mais il faut se dire que ces dames et ces messieurs font de la musique pour leur propre satisfaction et qu'en somme il a fallu une grande dose de bonne volonté et de sentiment musical pour arriver à de pareils résultats. Loin de partager le travers des critiques et des artistes qui se montrent féroces pour les amateurs et leur jettent ces mots absurdes à la tête « qu'est-ce qui vous force à faire de la musique », nous pensons qu'il faut toujours se montrer justement indulgent et encourager beaucoup quand on a l'intention de juger une société d'amateurs. Ce que font là ces dames et ces messieurs est très méritoire: ils étudient la musique et passent de longues heures à s'initier de leur mieux aux œuvres des maîtres. N'est-ce point un passe temps plus élevé que de cultiver la charade, les tableaux vivants ou l'opérette?

Pour notre part, nous avons sincèrement applaudi l'autre soir la société de M. Guillot de Sainbris; nous avons été fort satisfait de ce que nous avons entendu, et nous complimentons le Directeur ainsi que tous ses chanteurs. Que la presse encourage de telles

fondations, et Paris et la France, en compteront beaucoup dans quelques années; Paris ni la France n'auront rien à y perdre, au contraire.

Le programme était très intéressant. On a commencé par une *Cantate d'Eglise* de J. S. Bach (1712) œuvre d'un caractère sévère et portant bien l'empreinte du grand musicien. Puis on a fait entendre une ballade intitulée *Toggenbourg*, composée de six numéros et dont l'auteur est J. Rheinberger, maître de chapelle du roi de Bavière. C'est une chose fort intéressante, assez mélodique, qui dénote un remarquable talent, mais qui manque de personnalité. Les soli ont été très bien chantés par mesdemoiselles Richard et Soubre, messieurs Vernouillet, Flageolet et deux dames de la société.

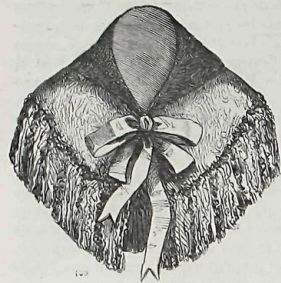
La seconde partie du concert a débuté par des fragments d'*Anne de Bretagne*, opéra inédit, paroles de M. Ed. Blau, musique de M. Ed. Chérouvrier, prix de Rome et secrétaire de l'Opéra. Musique gracieuse, bien écrite, agréable, mais manquant aussi d'originalité, de caractère.

Le chœur chinois de M. V. Joncières intitulé *Li-Tsin* est une œuvre ravissante, d'une clarté étonnante, d'une verve merveilleuse.

Quel succès aussi a obtenu cette petite scène chorale! En écoutant *Li-Tsin*, nous nous sommes convaincu que M. Joncières, le plus ardent apôtre de la musique allemande, est le plus français des jeunes musiciens. Quand il tombe par hasard dans le style nuageux, c'est qu'il se défend de sa nature propre, qui est bien française, mélodique, ennemie de l'enflure et de la musique pour ne rien dire. L'auteur de *Sardanapale*, de *Dimitri*, de la *Mer* et de cette mignonne *Li-Tsin* est un mélodiste pur sang.

Encore une fois, tous nos compliments à M. de Sainbris et aux membres de son excellente société.

(L'Art Musical).



N° 1. Pelerine en peluche grise, pour théâtre.
Modèle de madame Hubler.

plissés pour garniture, plissés qui peuvent être en dentelle ou en tulle festonné. Un nœud arrête les pointes et sur le côté, une agrafe en ruban prend à l'encolure et se termine en deux coques posant sur le second plissé. Deux pans en ruban partent de ce même plissé en dessous.

N° 1. Pelerine en peluch grise doublée de satin rose; au contour une frange muguet et à l'encolure un col rabattu en peluche rose.

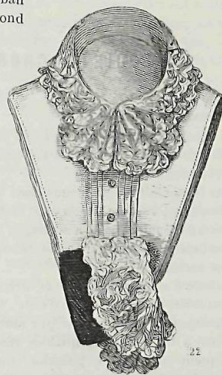
N° 2. Grappe d'acacia. — Se pose de côté et un peu bas en suivant la disposition du chignon.

N° 3. Tulipes en bouquet. — Se place sur le chignon même dont il partage les coques.

N° 4. Fichu en swra écossais garni de deux plissés de dentelle de fantaisie. — Le fichu est double, arrondi au dos, et s'ouvrant en pointe, devant. Deux rangs de



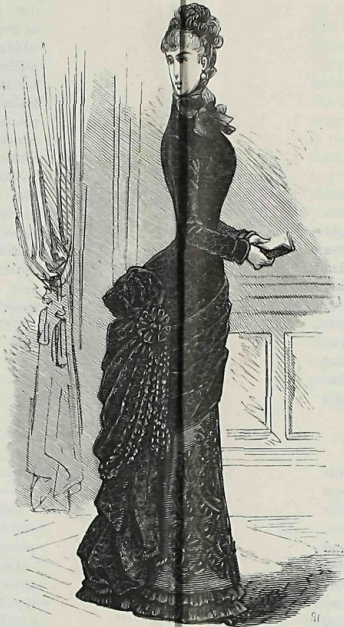
N° 2. Grappe d'acacia pour coiffure de bal.



N° 7. Col et manchette en point d'Angleterre.
De la maison Cheuvreux-Aubertot.

N° 5 et 6. Costume en swra broché et satin noir. — Le tablier en satin est orné d'une riche broderie en perles de jais — perles taillées et tubes — au bas, deux plissés de satin qui contournent les lès de derrière. La tunique principale est en swra broché, le devant drapé diagonalement au-dessus de la broderie du tablier, en plis plats qui se perdent sous le relevé de derrière. La tunique est détachée du corsage sur la basque duquel elle se chiffonne en pouff. Une très belle fourragère en passementerie perlée s'étage dans les plis du relevé et se fixe par une cocarde assortie; le côté opposé est dissimulé dans les plis. Col montant et à la manchette ronde, poignet fermé de côté.

Le n° 6 donne la traîne qui s'ajuste par des agrafes mécaniques sous les derniers plis tombants du drap de la tunique; d'autres agrafes la maintiennent de côté ainsi qu'au bas de la



N° 5. Costume en swra broché et satin noir.
De mesdemoiselles Vidal.



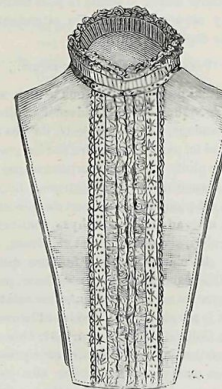
N° 6. Traîne s'ajustant au costume en swra broché.

jupe. Cette traîne est garnie d'un ruché de satin courant en spirale et d'un revers de satin; de plus un pan-fichu de swra broché est chiffonné de plis et complète la tunique.

N° 7. Col en point d'Angleterre. — Une guimpe avec un poignet monté à l'encolure. Deux mètres de dentelle, haute de six à huit centimètres. Prendre le milieu et le poser devant à la pointe du poignet, réunir les deux bouts par une couture et faire de même à l'autre pointe. Monter la dentelle par des fronces; le premier rang au bas du poignet, le second au bord supérieur de ce même poignet. Fron-



N° 3. Tulipes en bouquet pour coiffure de bal.



N° 8. Col-guimpe pour corsage ouvert.
De la maison Cheuvreux-Aubertot.

cer la dentelle devant, pour produire l'effet d'un coquillé. La manchette n'a qu'un rang de dentelle disposée extérieurement comme celle du col.

N° 8. Col-guimpe pour corsage ouvert — Un poignet plissé rehaussé d'une dentelle, un plissé intérieur, le tout monté à un entre-deux brodé, forment la collerette de la guimpe, dont le plastron se compose de quatre rangs de dentelle posés en regard et d'un entre-deux brodé.

N° 9. Costume en swra loutre uni et à paillettes. — Un bas de jupe en swra à paillettes est coupé de crevés plissés en swra uni. Drapée sur la fausse jupe, une tunique en swra, ouverte de côté, est coulissée verticalement et relevée en pouff. Au contour un plissé. Corsage à basque ouverte devant. Un plastron de swra à paillettes, sur lequel joue un plissé qui con-

tourne l'encolure; une poche portefeuille sur le petit côté du dos. Un poignet tombant en swra à paillettes surmonté d'un revers, à la manche ronde. Nœud à l'encolure et au bas du coulissé qui se trouve au-dessus de l'ouverture de la tunique.

N° 10. Veste Louis XV en velours noir peut se faire en drap et en peluche. — Façon ajustée. La basque fuyante à partir de la taille, celle du dos fendue, au milieu, forment un double pli. Grande poche de côté. Sur le devant deux dentelles en soie crème, sont appliquées en genre plastron. Même dentelle à la manche ronde et manchette tombante très froncée extérieurement.



N° 4. Fichu en swra écossais garni de pelisses de dentelle, de madame Hubler.



N° 10. Veste Louis XV en velours noir.
De mesdemoiselles Vidal.



N° 9. Costume en swra loutre uni et à paillettes.
De madame Bréant-Castel.

LETTRES D'UNE JEUNE FEMME

(SUITE)

XXVII

Madame de Bréhault à sa sœur.

Bréhault. Mars 18...

Vous apprendrez avec surprise, peut-être, que nous partons dans vingt-quatre heures pour l'Italie, pour Rome; c'est une décision prompte, mais je la crois sage, et je suis sûre, ma sœur, que vos prières nous suivront. Ma chère Henriette semblait un peu abattue depuis quelque temps, je veux la ranimer par le mouvement du voyage et par les beaux spectacles qu'elle est si apte à comprendre; mon fils aurait pu s'ennuyer de sa maison, risque qu'il faut éviter à tout prix, et nous partons, avec l'intention de laisser tristesse, ennui et souci sur les routes. Alban a accueilli ma proposition avec transport, Henriette avec reconnaissance. Elle se réjouit de voir Rome, de voyager avec son mari, sa mère; pour moi, chère sœur, je suis heureuse de leur satisfaction, mais le mouvement et les choses nouvelles ne m'inspirent plus d'enthousiasme.

Que peut-on voir au loin? toute la terre est au Seigneur, et l'*Imitation* le dit avec raison : *Que pouvez-vous voir ailleurs que vous ne voyez du lieu où vous êtes? Vous y voyez le ciel, la terre et tous les éléments : qu'y a-t-il de plus dans tout le reste?* Parole vraie et profonde. En restant, je suivrais mon goût, en partant, je pense faire mon devoir, et j'espère que nous reviendrons tous satisfaits au logis. Adieu, ma bonne et chère sœur, écrivez-moi souvent, je vous en prie, et rappelez-nous au souvenir de tous les chers vôtres.

Je vous embrasse mille fois.

E. DE BRÉHAULT.

XXVIII

Henriette à sa tante.

Rome. Mars 18...

C'est un rêve, tante chérie! je vous écris en date de Rome! j'avais tant désiré ce voyage, et voilà qu'il s'accomplit, dans la société la plus chère, par un temps délicieux et avec une rapidité qui fait penser aux contes des *Mille et une Nuits*. Je me suis assise à Bréhault sur le tapis enchanté, ma chère mère a dit un mot magique; nous avons traversé la France sur des ailes de feu, la Méditerranée n'a pas eu d'orages, nous n'avons vu que des flots azurés qui nous poussaient vers la belle Italie, nous avons entrevu Civita-Vecchia et la campagne romaine, et nous voici rendus au pied du Capitole. N'est-ce pas une idée merveilleuse de ma mère? et elle s'en montre aussi contente que nous,

Alban est enchanté, et moi, je me demande comment j'ai pu mériter tant de biens. Ma tristesse des jours passés, ces ombres qui passaient sur mon esprit, sont dissipées; je crois que, lorsqu'on voyage, on laisse un sentiment triste à chaque détour du chemin, bien entendu lorsqu'on voyage avec ceux qu'on aime, sans quoi, chaque tour de roue est un déchirement. Vous seule me manquez ici. Vous y seriez satisfaite, voir Saint-Pierre et les Catacombes, n'était-ce pas votre désir de tous les temps? Si vous pouviez nous rejoindre, tante Marie, je serais la plus heureuse créature qu'il y ait sous le ciel. En attendant, je vous adresse une espèce de journal.

Vous y croirez être vous-même.

Rome, je n'ai pas besoin de vous le dire, n'offre rien de riante ni de coquet; une profonde mélancolie se dégage de cette grandeur, de cette majesté, de ces ruines; on se sent écrasé ici par les souvenirs, par les grands noms, les grands exploits, les grands crimes et par le profond néant qui a succédé à ces agitations. Le côté païen de la Ville est plein de tristesse et de solennité; solennelle aussi, mais admirable, la physionomie chrétienne: ces catacombes, si consolantes et si calmes, ombres où il y a tant de clartés, séjour funèbre qui renferme d'immortelles espérances; ces églises, peuplées de chefs-d'œuvre, et où les ossements des saints reposent dans l'or et le porphyre, en attendant l'heureuse résurrection, ce Colisée même... pourtant, chère tante, cet immense monument me fait peur, et je pense toujours aux pauvres martyrs, aux femmes, aux jeunes filles qui, là, ont été dévorées par les tigres. Quelle foi et quel courage! Quand hier, on m'a menée là, j'étais émue, il me semblait entendre les cris des païens: *les Chrétiens aux bêtes!* les rugissements des lions, le son rauque des trompettes, et voir entrer dans l'arène les saints confesseurs, couverts de blessures, cinglés de coups de fouet, et calmes, joyeux, sublimes. Saint Eustache, sa femme et leurs enfants, sont venus là; Saint Ignace d'Antioche y devint la proie d'un lion, les saintes vierges Praxède et Pudentienne ont recueilli, là, sur ce sable, les restes mutilés et le sang des martyrs... je frissonnais en pensant aux scènes que ces lieux ont vues. Ma mère s'aperçut de mon trouble, et elle me mena prier au pied de la croix... on y est bien. Alban, lui, monta jusque dans les étages supérieurs du Colisée et il me rapporta des fleurs écloses sur ces ruines, charmante robe du printemps qui revêt ces murs antiques... je les garderai toujours ces fleurs, don de mon bien-aimé mari.

Demain, nous allons à Saint-Pierre; je vous écrirai au retour.

J'ai vu, et je suis encore éblouie de cette immensité

et de cette magnificence; jamais dais plus splendide ne s'éleva sur un lit, sur un trône, sur un tombeau, que la coupole suspendue par Michel-Ange sur le sépulcre des Apôtres; jamais plus noble offrande de l'homme à Dieu que cette basilique, et pourtant, au milieu de ces marbres, de ces statues, de cet or prodigué de toutes parts, je regrettais les cathédrales gothiques, les ogives qui ressemblent à des mains jointes, la lumière recueillie que tamisent les vitraux; et ces tombeaux simples et graves où nulle figure emblématique ne trouble la pensée chrétienne. La Sainte Chapelle me semble plus parfaite que Saint-Pierre du Vatican. Cependant, j'y ai prié de tout mon cœur, au seuil des apôtres, pour tout ce que j'aime ici-bas et dans une autre vie, et pour l'Eglise, qui combat et qui souffre, mais qui ne peut périr. Alban a courbé la tête, mais il ne s'est pas mis à genoux, j'espère toutefois que lui aussi a prié. L'impression de Rome doit nous être salutaire. Demain, nous visiterons en détail une partie des catacombes : vous souvenez-vous tante Marie, de ces beaux vers que vous me fîtes apprendre par cœur :

Hier, j'ai visité les grandes catacombes
Des temps anciens,
J'ai touché de mon front les immortelles tombes
Des vieux chrétiens;
Et ni l'astre du jour, ni les célestes sphères
Lettres de feu,
Ne m'ont jamais fait lire en plus grands caractères
Le nom de Dieu !

Je verrai cela demain.

Demain est devenu hier; je vous écris, tante et amie, pour me reposer de la fatigue que la visite aux catacombes m'a laissée. Rien de plus sombre, de plus lugubre que ces allées étroites et sinueuses, bordées de tombeaux, les uns vides et désolés, les autres fermés encore sur leur mystérieux dépôt; le sol est inégal, les torches répandent une lueur rougeâtre, l'air est étouffant, on parle à voix basse, on se montre les sépultures, les brèves inscriptions, la palme gravée ou le petit vase de sang inséré dans le tuf, tout parle de la mort — et de la vie ! On croit au ciel en voyant de près ce que les âmes justes ont souffert pour le gagner.

Ces pensées m'occupaient; je tressaillais en me représentant le courage des femmes, l'héroïsme des martyrs; le prêtre qui nous conduisait dit :

« Voici le lieu où furent trouvés les corps des saints époux Chrysanthé et Daria, qui, par amour du Christ furent martyrisés ensemble, et ensemble ensevelis dans cette tombe. »

Mon Dieu ! pensais-je, quelle gloire et quel bonheur ! quelle consécration de leur amour !

Je cherchai les yeux d'Alban, il était près de moi.

« Comme ils furent heureux, ces saints martyrs ! lui dis-je !

— Heureux d'être torturés, d'être égorgés ! allons donc !

— Mais aller au ciel, ensemble !

— Oui, le plus tard possible, et par un autre chemin. »

Cette dissonance dans nos pensées me fit de la peine, ô Daria ! vous futes bénie !

Je n'ai rien dit à ma mère, mais à vous, tante, je ne saurais rien cacher; ceci m'amène à vous avouer que,

dans ma situation si douce, si heureuse, si enviable peut-être, il y a un pli, une feuille de rose... Vous m'avez habituée à placer au premier rang de nos devoirs sur la terre Dieu et sa sainte loi; c'est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de notre être. Je ne suis pas une sainte, hélas ! je me sens bien attachée à la vie et à moi-même, j'ai bien des défauts et des imperfections, pourtant, grâce au ciel, l'image de mon Dieu n'est pas obscurcie dans mon âme et le salut éternel est le but auquel je tends, auquel je tâche de rapporter mes pensées. Alban ne comprend pas que Dieu tienne cette place dans notre vie, elle lui est bien due pourtant ! il prie un peu quand il est ému par un grand spectacle religieux, il croit, mais faiblement, il remet à plus tard, toujours plus tard, la communion pascale, cette obligation douce et sacrée que l'Eglise impose à ses enfants. Je n'ose lui en parler, je sens, quoique jamais nous n'ayons eu à cet égard la plus légère discussion, je sens qu'il n'y a pas d'accord entre nous, qu'il regarde comme un devoir onéreux ce que je salue comme un bonheur, et qu'il retardera, sans motif aucun, cet acte d'obéissance. Et cependant y eut-il jamais époque et lieu plus favorables ! Nous sommes à Rome; dans trois jours se célébrera la Pâque, nous pourrions recevoir ensemble la sainte communion, peut-être des mains du Souverain Pontife... ce serait un souvenir éternel, une union plus étroite de nos deux âmes... il éludera, il s'y refusera... il ne me l'a pas dit, personne ne me l'a dit, mais je le pressens... ne vous est-il jamais arrivé, par une intuition intérieure, de deviner des paroles avant qu'elles ne fussent prononcées?... C'est ce qui m'arrive. Je n'ose non plus parler à ma mère, elle paraît un peu triste et je crois que la même cause nous agite.

J'aime si tendrement mon mari, il m'aime aussi, pourquoi faut-il que dans ce concert de nos cœurs il y ait une cruelle dissonance ? Rien n'est donc complet sur la terre ? la terre serait le ciel, si rien ne troublait nos chères affections. Pourtant, il est permis de désirer, de demander qu'en Dieu nous n'ayons qu'un cœur et qu'une âme. Je ne cesserai de prier, et vous, ma meilleure amie, priez pour

Votre HENRIETTE.

P. S. — Je suis entrée tout à l'heure dans la chambre de ma mère; elle était à l'église : un livre ouvert se trouvait sur la table; j'ai lu, je copie :

« Le mariage vient, nouvelle vie ! Elle a aussi son heure d'enchantement. Mais si cette heure durait longtemps, que deviendrait l'âme ? on oublierait ses parents, ses amis, les pauvres à visiter, les vertus à acquérir : on s'arrêterait. Il faut marcher. Il faut sortir, non de l'amour, mais des jouissances de l'amour. Il faut en connaître les limites, les défaillances. Il faut approfondir son cœur par peines plus encore que par joies. L'esprit, la flamme, la vertu désintéressée, le sacrifice et le dévouement, voilà où il faut arriver, c'est-à-dire aux vertus de l'amour qui sont plus belles encore et meilleures que ses joies. »

J'ai lu, j'ai relu, et j'ai eu peur comme si j'entendais une voix prophétique. Quoi ! renoncer à tout ce qui enchante la vie, et y renoncer après l'avoir savouré ! Dieu veut cela, il le veut puisqu'il aime notre âme, et que c'est la douleur qui lui donne l'essor vers les

biens éternels. Ce livre le dit, il dit aussi que les commencements, la jeunesse, le noviciat, sont toujours beaux, doux et courts. Il en serait ainsi de nous... ah ! priez pour nous !

XXIX

Henriette à sa tante.

Rome. Avril 18...

Il est pourtant de bien douces heures dans cette vie que les gens expérimentés et les moralistes nous peignent dévouée au malheur. Hier, dans ces beaux jardins de la villa Borghèse, seule avec Alban, que j'étais en paix, que je me sentais contente de vivre ! j'en remerciais Dieu tout bas, et je pensais à vous, chère tante et amie, vous qui n'avez pas voulu de ces joies intimes et profondes, et qui avez consacré à Dieu seul votre cœur si aimant. Ah ! vous ne savez pas ! vous ne savez pas l'enchantement de ces heures écoulées sous un ciel admirable, près de celui qu'on aime, qu'on peut, qu'on doit aimer ! Et il m'aime aussi, je l'ai senti hier : il me regardait avec tendresse, il a loué ma figure, disant :

« Il n'y a pas de plus beaux yeux, plus doux, que les tiens, ma femme. » Croiriez-vous, tante, que cette parole aimable m'a fait du bien ? des yeux méchants et superbes m'avaient donné de l'ombrage.

Ces jardins Borghèse sont, comme les églises d'Italie, plus splendides et moins à mon gré, que ceux de mon pays. Le terrain en est accidenté, et sur les pentes, au milieu des gazons, on trouve des masses d'anémones rouges, j'en ai cueilli un bouquet pour ma mère, et je vous en envoie une.

Les arbres ne sont pas du tout ceux auxquels nos yeux sont habitués, ni ormes, ni châtaigniers, ni tilleuls ; les grands pins élèvent leurs troncs droits comme des colonnes et portent comme un parasol ou une coupole de feuillage, des lauriers de toutes les espèces forment des massifs toujours verts ; des fontaines jaillissent au milieu de marbres antiques, des aloès et des cactus s'épanouissent dans des vases de marbre, la nature est là, très vivante, agreste parfois, mais l'art et l'histoire y mêlent leurs monuments. Une colonnade à moitié ruinée, des balustres, des temples, dispersés au milieu des bosquets et des prairies, sont les épaves du passé, et les marbres, dorés, bronzés par le soleil et les siècles, paraissent très beaux au milieu de la jeune verdure, mais que j'aimerais mieux une petite chapelle à la Sainte-Vierge que ces restes du paganisme ! jamais je n'ai pu voir sans émotion une croix au bord d'un chemin, ou une statuette de la Sainte-Vierge, nichée dans le creux d'un arbre, et ornée, au mois de Mai, d'un bouquet d'églantines.

Les plus beaux restes païens, les statues qu'on admire, les temples où l'on a brûlé de l'encens au démon, où l'on a adoré les vices, et divinisé les plus cruelles passions, me causent un sentiment d'horreur. Je garde ceci pour moi, car Alban est un admirateur de l'antiquité et des beautés classiques : il comprend qu'on adore la beauté ; il a dit ceci en me regardant, ce qui est bien obligeant de sa part.

Nous avons erré toute l'après-dînée dans ces vastes jardins ; je pensais à celle qui les a possédés, à cette sainte princesse Gwendaline Borghèse, qui a vécu

parmi ces magnificences, et qui ne fut enivrée ni par le rang, ni par la richesse, ni par les affections de ce monde. Elle vécut pour Dieu, elle aima les siens, elle se dévoua aux pauvres, elle quittait son palais et ses marbres, et ses tableaux, et ses jardins et ses fontaines, pour aller chercher les pauvres dans les affreux taudis qui font peur à voir. On l'appelait la *Mère des pauvres*. Si je pouvais un jour être appelée la *Mère des pauvres* de Bréhault !

Je songeais à cela : Alban m'a demandé à quoi je pensais... je le lui ai dit : il m'a embrassée :

« Contente-toi d'être la mère des enfants de Bréhault ! »

Ce mot m'a été au cœur. Il me semble que si Dieu m'accordait cette insigne faveur, je ne craindrais plus rien : la paternité attacherait à jamais Alban à Dieu et à moi : un mari et une femme ne sont pas la famille complète, c'est l'enfant qui forme le lien et le nœud. Que le bon Dieu nous le donne ! Alban aime beaucoup les petits enfants : il s'arrête dans les rues de Rome pour regarder les petites figures angéliques qu'on y rencontre à chaque pas. Ils ont de bien plus beaux yeux que les miens et que ceux... allons ! je ne veux plus songer à cela...

Nous sommes revenus en voiture ouverte, par un clair de lune qui revêtait d'argent les masses sombres des arbres, les vieux murs et les chaumières semées çà et là... ma mère était couchée, elle avait passé l'après-midi au Gesù ; nous l'embrassâmes, je lui offris mon bouquet, et nous lui racontâmes les merveilles de la villa Borghèse. Je parlai de la princesse :

« Et Henriette voudrait être la mère des pauvres, mais je préfère qu'elle soit la mère de nos enfants, dit mon mari.

— Que Dieu nous en fasse la grâce, d'autant plus que l'un n'empêchera pas l'autre, répondit ma mère. Quelle bénédiction ce serait ! »

Il faut prier, tante Marie, pour que j'aie le bonheur de leur apporter cette bénédiction. Je vous embrasse et vous aime.

Votre HENRIETTE.

XXX

Henriette à sa tante.

Rome. Avril 18...

Nous quittons bientôt Rome, nous allons à Naples, nous reviendrons par le nord de l'Italie, par la Suisse, et l'on me promet, ma bonne tante, la joie de vous revoir. Nous passerons au moins une semaine à Nancy, jugez de mon cœur par le vôtre ; il tressaille à la pensée de vous revoir. En vous quittant, nous irons à Paris, auprès de mon oncle, qui nous réclame, puis de là, à Bréhault.

Le temps pascal est fini, nous avons, ma mère et moi, communiqué de la main de notre saint Pontife, mais, hélas ! Alban ne s'est pas joint à nous... j'en ai parlé à ma mère ; elle m'a dit tristement :

« On ne peut pas pénétrer dans le for intérieur, ni contraindre la volonté... prions, chère enfant ! il reviendra... mais qu'il faudra donc prier et crier vers Dieu ! il écoutera... quand ? ceci nous est caché. »

Elle prie, elle, sans cesse, par sa voix, ses larmes et ses aumônes. Elle a voulu monter à genoux la *Scala*

Santa, elle a fait le chemin de la croix au Colisée, elle a visité les sept Basiliques, toujours, je n'en doute pas, à l'intention de son fils. Pourquoi donc est-il si rebelle? pourquoi une foi si tiède, un amour si languissant? Si c'est là l'épreuve que le bon Dieu m'a réservée, elle est pénible, elle pèse sur mon âme.

Adieu donc bientôt à cette touchante ville de Rome, où j'ai vu de si beaux jours, si reposés et si pleins. Je n'y ai pas eu de gaieté; reste-t-on gai en avançant dans la vie? je ne sais, mais pour moi, je ne serai complètement satisfaite que lorsque je serai unie à Alban par le fond de nos âmes et de nos croyances. Je lui suis unie par la plus vive tendresse, mais je sens avec douleur qu'il n'est pas de moitié dans mes aspirations les plus graves, les plus hautes; je chemine seule dans les sentiers de la vie chrétienne. C'est le sort de beaucoup de femmes, dit-on. Je les plains en me plaignant.

Je vous quitte, pour nos préparatifs de départ. A bientôt, à toujours.

HENRIETTE.

XXXI

Henriette à sa tante.

Paris. Juin 18...

MA BONNE TANTE,

Votre maison et votre accueil feront pâlir toute autre

hospitalité, pourtant, mon oncle et ma tante nous ont reçus avec la plus aimable cordialité, et n'était que je languis après la campagne, le repos de Bréhault, je serais contente de me voir à Paris. Je ne suis plus la petite Henriette, on me traite comme un personnage, et Roberte est venue pour me voir et me faire voir son bel enfant, son Frédéric que je lui envie. Ma mère revoit avec plaisir ses vieux amis, et Alban, *idem*; je le vois bien moins qu'à Rome ou à Naples, il va au club, au tir, il déjeûne avec ses camarades, ceux qui l'appellent: *Mon vieux*, ce qui me choque toujours; je ne le retrouve guère qu'à dîner, et ceci est une raison de plus pour que je nous souhaite à la campagne. Roberte viendra nous y faire une visite. Elle paraît heureuse: son mari ne joue que le second rôle dans son cœur, l'enfant y règne et gouverne, ce qui serait fâcheux s'il devait demeurer seul, mais le beau Fritz perdra bientôt son monopole.

Je me sens un peu fatiguée, et je vous quitte, tante chérie, en vous remerciant, et en vous embrassant mille fois. Amitiés et souvenirs à tous nos fidèles amis de Nancy.

HENRIETTE.

M. B.

(La suite au prochain Numéro.)

ÉNIGME

MOTS HOMOPHONES

Qu'on les admire, ou qu'ils soient décriés
Mes produits sont très variés;
Utile ou d'agrément, j'embellis votre vie.
— Étroit terrain, je fais néanmoins grande envie
Aux habitants perchés sous les toits de Paris;
Leur rêve, c'est d'avoir au delà des glaces,
Avec un pavillon, ce tout petit espace,
Où le dimanche on se délasse
En y cultivant fleurs et fruits.
— Où bien, lien d'une falourde,
J'aide à porter cette charge si lourde
A l'épaule du bûcheron;
Ou corde d'un pendu, descendu chez Caron,

Je suis objet de convoitise
Pour la populaire sottise,
Qui croit que je porte bonheur
A qui devient mon possesseur.
— Je suis aussi certain à-compte
Donné pour gage d'un marché,
Afin de n'avoir pas la honte
D'un dédit, de fraude entaché.
— Enfin, je suis encore une île
Dans le golfe du Morbihan,
Qu'illustra l'exploit juvénile
De l'éloquent Rio, son héroïque enfant.

Le mot de la Charade contenue dans le numéro du 12 Février, est *Mantoue*.

A ce numéro sont jointes la gravure coloriée 4299, et une planche de patrons imprimée recto et verso :

PREMIER CÔTÉ

Corsage ouvert, toilette en satin, page 2 (cahier de février). — Robe de petite fille pour réunion enfantine, page 2 (cahier de février).

Corsage décolleté, 2^e toilette (gravure n° 4297).

DEUXIÈME CÔTÉ

Tunique égyptienne, 4^e figure (gravure n° 4297 bis.) — Veste et culotte, costume andalous (gravure n° 4297 bis.)

Dentelle au crochet. — Se fait en hauteur en allant et revenant. Faire une chaînette de 48 m., faire en plus 3 m. en l'air qui formeront la première bride double, 3 brides doubles sur 3 m. de la chaînette. 2 m. en l'air passer, 2 m. de la chaînette 1 bride double dans la m. suivante. Faire ceci six fois : 2 m. en l'air, 4 brides doubles sur 4 m. de la chaînette, 8 m. en l'air, passer 6 m. de la ch. 5 m. simples sur 5 m. de la chaînette; 8 m. en l'air, 4 brides doubles sur les 4 dernières m. de la chaînette, 10 m. en l'air. Retournez l'ouvrage.

2^e TOUR. — 4 brides doubles, les 3 premières sur les 3 m.-chaînette rapprochées du groupe de 4 brides qui terminent le tour précédent et la 4^e sur la première de ce groupe; 2 m. en l'air, passer 2 m. et faire 4 brides doubles, 6 m. en l'air, 3 m. simples sur les 3 m. simples du milieu des 5 faites au précédent tour; 6 m. en l'air, 4 brides triples dont 3 sur la chaînette et la 4^{me} sur la première du groupe de quatre du précédent tour, 2 m. en l'air, passer 2 m. 1 bride double, 2 m. en l'air, continuer le quadrillé et terminer par 4 brides doubles. Retournez.

3^e TOUR. — 3 m. en l'air pour 1 bride, 3 brides doubles sur les 3 du précédent tour, 2 m. en l'air, une bride double. Faire cela 8 fois : 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 1 sur la dernière du groupe et 3 sur la chaînette, 4 m. en l'air, 1 bride triple sur la m. du milieu des 3 m. simples, 4 m. en l'air, 4 brides triples, 3 sur la chaînette, la 4^e sur la première du groupe suivant, 4 m. en l'air, 1 bride double au milieu des 2 m. simples, 4 m. en l'air, 4 brides doubles, la première sur la dernière du groupe et les suivantes sur la chaînette, 10 m. en l'air. Retourner l'ouvrage.

4^e TOUR. — 4 brides doubles, 3 sur la chaînette et la 4^{me} sur la première du groupe; 6 m. en l'air, 3 m. simples faites de chaque côté et au-dessus de la bride double du tour précédent, 6 m. en l'air, 4 brides doubles, la première sur la dernière du groupe suivant et les 3 dernières sur la chaînette, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, les 3 premières sur la chaînette, la 4^{me} sur la première du groupe suivant, faire 2 m. en l'air, 1 bride double pour le quadrillé et terminer par 4 brides doubles. Retourner l'ouvrage.

5^e TOUR. — 3 m. en l'air pour une bride et 3 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double au-dessus de la bride double du précédent tour, faire cela dix fois pour le quadrillé, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, la première sur la 4^{me} du groupe suivant, les 2^e et 3^e sur la chaînette, la 4^{me} sur la première du groupe suivant 8 m. en l'air, 5 m. simples au-dessus des trois du tour précédent en faisant la première et la dernière sur la chaînette, 8 m. en l'air, 4 brides doubles, la première sur la dernière du groupe et les 3 autres sur la chaînette, 2 mailles en l'air, 4 brides doubles, la première sur la dernière du groupe et les 3 autres sur la chaînette. 10 m. en l'air. Retourner l'ouvrage.

6^e TOUR. — 4 brides doubles, 3 sur la chaînette, la 4^e sur la première du groupe, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, la première sur la dernière du groupe, les 3 autres sur la chaînette, 6 m. en l'air, 3 m. simples au milieu des 5 m. simples du tour précédent, 6 m. en l'air, 4 brides doubles, 3 sur la chaînette, la 4^e sur la première du groupe suivant, 2 m. en l'air, 1 bride double sur la dernière du groupe, 2 m. en l'air, continuer le quadrillé et terminer par 4 brides doubles. Retourner l'ouvrage.

7^e TOUR. — 3 m. en l'air pour une bride, 3 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double, faire cela douze fois pour le quadrillé; 2 m. en l'air, 4 brides doubles, faites comme il est indiqué aux autres tours, 4 m. en l'air, 1 bride double sur la m. du milieu des 3 m. simples du tour précédent, 4 m. en l'air, 4 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double, 4 m. en l'air, 4 brides doubles, 10 m. en l'air. Retourner l'ouvrage.

8^e TOUR. — Nous ne ferons plus qu'indiquer les mailles et brides, les explications pour les faire à leur place ayant été suffisamment indiquées ci-dessus et leur place ne changeant pas, ces répétitions nous paraissent superflues, 4 brides doubles, 6 mailles en l'air, 3 m. simples, 6 m. en l'air, 4 brides doubles, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double, continuer le quadrillé et terminer par 4 brides doubles.

Le 9^e TOUR forme la pointe extérieure de la dent, 3 m. en l'air pour une bride, 3 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double, faire cela 14 fois pour le quadrillé, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 8 m. en l'air, 5 m. simples, 8 m. en l'air, 4 brides doubles les trois dernières sur la chaînette, 4 m. en l'air. Retourner l'ouvrage.

10^e TOUR. — 4 brides doubles, la première sur la dernière du premier groupe tour précédent, 6 m. en l'air,

3 m. simples, 6 m. en l'air, 4 brides doubles, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double, continuer le quadrillé et terminer par 4 brides doubles. Retourner.

11^e TOUR. — 3 m. en l'air pour une bride, 3 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double, faire ceci douze fois pour le quadrillé, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 4 m. en l'air, 1 bride double, 4 m. en l'air, 4 brides doubles, 4 m. en l'air. Retourner.

12^e TOUR. — 4 brides doubles, la première sur la

dernière du groupe qui termine le tour précédent, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 6 m. en l'air, 3 m. simples, 6 m. en l'air, 4 brides doubles, faire le quadrillé et terminer par 4 brides doubles. Retourner.

13^e TOUR. — 3 m. en l'air pour une bride, 3 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double, faire cela dix fois pour le quadrillé, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 8 m. en l'air, 5 m. simples, 8 m. en l'air, 4 brides doubles, 4 m. en l'air. Retourner.

14^e TOUR. — 4 brides doubles, la première sur la dernière du groupe du tour précédent, 6 m. en l'air, 3 m. simples, 6 m. en l'air, 4 brides doubles, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double. Continuer le quadrillé et terminer par 4 brides doubles. Retourner.

15^e TOUR. — 3 m. en l'air pour une bride, 3 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double, faire ceci 8 fois pour le quadrillé, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 4 m. en l'air, 1 bride double, 4 m. en l'air, 4 brides doubles, 4 m. en l'air, 1 bride double, 4 m. en l'air, 4 brides doubles, les 3 premières sur la chaînette, la dernière sur la première du groupe qui termine le tour précédent; 4 m. en l'air. Retourner.

16^e TOUR. — 4 brides doubles, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 6 m. en l'air, 3 m. simples, 6 m. en l'air, 4 brides doubles, faire le quadrillé et terminer par 4 brides doubles. Retourner.

17^e TOUR. — 3 m. en l'air pour une bride, 3 brides doubles, 2 m. en l'air, 1 bride double, faire ceci 6 fois, pour le quadrillé, 2 m. en l'air, 4 brides doubles, 8 m. en l'air, 5 m. simples, 8 m. en l'air, 4 brides doubles, 10 m. en l'air. Ce tour termine la dent. On recommence à chaînette de 10 m. qui fournit les augmentations.

